

Reflets d'Ombres

N° 8

SOMMAIRE :

Nouvelles :

Jedediah - *Le grand écarlate*

Pierre Fauvel - *Veritas Spendor*

Violaine combe - *Une ange déchue*

Thomas Desmond - *Rencontre avec le King*

Poèmes :

Mifoune - *Requiem pour une tumeur*

Nymphe Dark - *Et rester en retrait*

Isobel d'Aerys - *Décrypté*

La renaissance du monde

Louannedream - *Elle*

-Rouge

Coralie Berhault - *Les anges passeurs*

Poison

Alexandre Ducrocq - *Offrande*

Russalka - *Couchant*

Ecrire

L'arbre éléphant

DOSSIER « LE FANU » PAR VIRGINIA SCHILLI



Rédaction, comité de lecture: Anakyn, Christophe Girard, LSH, Michaël Moslonka, Perceval, Véronique Cabon, Virginia Schilli et Virginie Langlais.

Art designer : Vladheim (Hugues Perrin)

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs Tous droits de reproduction réservés aux auteurs

Notre site : <http://www.litterature-fantastique.info>



EDITORIAL

Ô Malheur quel Bonheur !



Un, deux, trois, voici les trinités ! La Terre, l'Eau et le Feu, Liberté, Egalité, Fraternité, le Coran, la Bible et la Tora, la Loi, la Religion, l'Autorité. J'ai encore aussi sous le coude (religieusement parlant) le *Père, le Fils et le Saint-esprit* des Chrétiens, *Osiris, Isis et Horus* chez les Egyptiens ou encore *Braman, Vichnou, et Shiva* chez les Hindous.

Trios infernaux qui régissent notre existence ou essaient vainement pour certains.

Mais il existe une autre trinité, bien moins complaisante et bien plus légitime et qui nous touche chaque jour que nous fait la Vie, cette damnée maladie mortelle sexuellement transmissible : *la Fin du Premier Amour, le Départ d'un Ami, la Perte d'un Être Cher*. Oui, une trinité bien plus légitime car l'épreuve fait partie de cette existence que nous n'avons pas choisie de vivre et à laquelle nous finissons par nous attacher.

Nous attacher à quoi me demanderez-vous ? L'épreuve ou l'existence ?

Peut-être les deux... Principalement les épreuves – fardeau qui semble se décupler à l'infini, qui nous colle à la peau et qui voûte nos épaules d'un aliénable fardeau. Et surtout les existences – nous ne pouvons nous empêcher, malgré parfois notre indifférence, illusoire de surcroît – nous attacher aux uns et aux autres et à leur sort même s'ils ne font pas parties de notre cercle familial ou amical. Ces épreuves ont un nom lourd de sous-entendus : le Malheur. Et ce Malheur possède forcément son antithèse : le Bonheur. Deux entités manichéennes. Pas de place pour la Trinité.

Le Bonheur...

Paradoxalement ce mot me fait peur, comme met à l'aise, je le pense, bon nombre de personnes. C'est un fait qui se vérifie au quotidien. Parler de ses instants de bonheur est d'une indécence coupable – presque insupportable – au regard de ceux... qui en parlent. Puis il y a la superstition : à trop évoquer le

bonheur ne finirons-nous pas par invoquer sur nos frêles existences et celles des nôtres, le Malheur ?

Mais le Bonheur me fait peur pour une autre raison. Ces quelques mots, un peu barbare je m'en excuse, expliquent cette appréhension personnelle de la sainte félicité :

« Je crois avoir remarqué de quel côté est le plus net l'appel à (...) l'élargissement maximal de la culture. Cette extension est l'un des dogmes d'économie politique les plus chers au temps présent. Autant de connaissance et de culture que possible, – donc autant de production et de besoins que possible, – donc autant de bonheur que possible : – voilà à peu près la formule. Nous avons ici comme but et fin de la culture l'utilité ou plus exactement le profit, le plus gros gain d'argent possible. »

En relisant cette tirade, je réalise la multiplicité et l'indécision de ma peur. Qu'est-ce qui l'alimente ainsi ? Est-ce cette perversion du Bonheur par le profit ? Ou est-ce le fait que cette phrase, si contemporaine à mon sens, ait été relatée¹ par Nietzsche à Bâle (Allemagne) en 1872 ! Aurait-on si peu évolué depuis tout ce temps ? La corruption de la sainte félicité n'aurait donc pas de frontières ?

Ô Malheur !

Justement parlons de lui !

La perversion qui s'est emparée du Bonheur depuis au moins trois siècles – voir plus ! –, en de nombreux états, a mis également la main sur lui. En effet l'indécence n'est plus de mise quand il s'agit d'en abreuver les *autres* sur les plateaux télé ou dans ces autobiographies de stars que l'on ose encore appeler livre. Et non pas par gêne de parler du Bonheur mais parce que cela est rentable ! En cela je veux bien entendu dire le Malheur...

Mais heureusement, il reste la poésie pour transcender ce Malheur et l'imagination pour faire croire au Bonheur. Sans morale. Où l'argent sert *la Cause* et non pas l'inverse. En toute liberté.

En toute création.

Et d'ailleurs peut-être est-ce là l'essentiel : en toute création. Car même si nous nous en défendons ne sommes nous pas, nous-même insidieusement envahi par cette perversion du profit ? Un cancer qui finit inexorablement, sauf incident, par développer sournoisement ses excroissances malignes en nous et dont seule la chimiothérapie de la Création peut vaincre sa lente dégénérescence de notre corps.

Bonheur et Malheur prennent alors toute leur ampleur, le sel même qui constitue leur essence – et qui constitue à son tour le sel de l'Existence –, quand la poésie se mêlent à eux pour rendre en toute simplicité, en toute humilité hommage à notre premier amour, à l'ami et à l'être cher...

MOSLONKA Michaël

¹ « Nietzsche : sur l'avenir de nos établissements d'enseignement » Idées/ Gallimard – 1973



Jedediah - Le Grand écarlate

Illustration : Estelle valls de Gomis

1924... C'est vieux tout ça. Très vieux.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours trouvé l'oncle Howard un peu « dérangé ». Je crois que de nos jours on l'aurait qualifié de névrosé ou de paranoïaque. On l'aurait sans doute interné, comme le fut son père. Il n'a pas été marié longtemps à ma tante Sonia, un an, peut être moins. Il n'était pas fait pour avoir une femme dans sa vie. Pas de cette façon là, en fait.

Je ne l'ai que peu fréquenté (et pour cause : malheureux comme les pierres à New York, son caractère déjà trouble le rendait insupportable) je crois qu'au début il me faisait un peu peur. Ensuite du haut de mes 16 ans je l'ai trouvé ridicule. Je l'appelais Weirdy Howie*, dans son dos bien entendu. Je n'en reviens pas qu'il soit aujourd'hui si célèbre, alors qu'il est mort dans une misère noire, c'était en... ? En mars 1937, je crois. Un cancer de l'intestin. Ironie suprême : lui qui était si terrifié par les « entités » du macrocosme et par les « étrangers » a été dévoré par ses propres cellules...

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Providence. Il était veilleur de nuit dans un cinéma. Sur le moment je n'ai d'ailleurs pas bien compris ce choix. Il aurait dû faire autre chose, avec sa peur de tout ce qui peut rôder sous la Lune. En fait il ne pouvait pas dormir. Pas la nuit. Il FALLAIT qu'il VEILLE. Qu'il SURVEILLE. Je le croyais assez dingue pour épier la salle vide, sans même une lampe de poche, espérant et redoutant de voir surgir de l'écran noir quelque créature difforme au nom imprononçable dont ses livres sont remplis. Mais ce n'était pas ça qu'il surveillait. C'était une porte de la rue d'en face.

Cette porte vue à 22h avait l'air tout à fait banale, grise et close, se révélait peinte en rouge orangé en plein jour. Il l'appelait L'Antre du Grand Ecarlate. Ça changeait un peu de ses Nyarlathotep, Shub-Nigurath et autres Cthulhu. Un peu seulement. D'abord parce que c'était un nom qui avait un sens : cette porte rouge si voyante, si évidente au regard, devait sans doute habiter ses cauchemars de WASP fondamentaliste chrétien. Encore un traumatisme dû à la pression de son éducation puritaine de Nouvelle-Angleterre. Ensuite parce que loin d'être sorti des fièvres de son imagination pour aller noircir des pages, cette « folie » là encomrait son réel, débordait dans sa « vraie » vie. Son fantasme avait trouvé une pierre d'achoppement et la terreur ne le lâchait plus. Sur ce Grand Ecarlate il n'écrivit pas une ligne... parce que cette fois il y croyait.

J'avais pitié de lui à un point inimaginable. Il ne me faisait vraiment plus rire. Je voyais bien que son esprit avait, comment dit ma petite fille déjà, ah oui, « lâché la rambarde », qu'il était au bout du rouleau. La nuit il scrutait la rue sombre à la recherche de je ne sais quel indice de nuisance venant de la porte, le jour il la prenait en photo pour garder un œil sur elle même s'il devait s'absenter. Il m'en a donné une, pour que je regarde moi aussi, que je VOIE le mal à l'œuvre. Je n'ai pas osé en parler à Tante Sonia, ce qui restait de son mariage était bien loin derrière, inutile de ramener cette souffrance à la vie. Je n'ai pas non plus osé jeter la photo. Je l'avais égaré jusqu'à maintenant, perdue dans une enveloppe, oh pas n'importe laquelle : le faire part de décès de ma tante... Ce n'est pas bon, à mon âge, de remuer des choses comme ça. A trop me pencher sur le passé... Une seconde j'ai cru voir cette porte s'entrouvrir... Je ferais mieux d'aller me coucher.

**Howard l'anormal*

NB : en dehors de l'histoire du Grand Ecarlate, et de la nièce de Sonia Green qui n'existe pas, toutes les dates et événements concernant la vie de H P Lovecraft sont authentiques.

JEDEDIAH

Pierre Fauvel – Veritas spendor

Je regarde la Seine, toujours la même Seine. Les abords changent, mais la forme générale est la même. Dieu merci, il y eut Héraclite pour dire « Quand un homme se baigne une deuxième fois dans un fleuve, ce n'est plus le même homme, ni le même fleuve ». A exister ainsi sans vieillir, on se rend compte que l'on change quand même : ce qui est inexorable même pour nous, c'est de mûrir.

C'est une chose de mourir has-been, ex-célébrité, vieux, moche et fauché. Ce qui est pire est de ne pas mourir, has-been, ex-célébrité, fauché, obligé de se rendre vieux et moche pour préserver le secret de notre jeunesse éternelle.

La seule chose qui donne un peu de goût à mon existence, c'est l'art, qui, toujours construit sur ce qui le précède, se renouvelle continuellement. Même s'il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil, impossible d'être blasé.

Mon ténébreux ami, Oleg, fit basculer ce destin d'esthète le lendemain. C'était un mercredi de Juin, après la réunion du Conseil de Paris, assez tranquille d'ailleurs.

« Je pars. Je n'en peux plus.

– De quoi ? Je t'étouffe ? Tu es libre comme l'air...

– Non, Paul, ce n'est pas ça. Tu es très bien. C'est le statu-quo qui m'étouffe. Je veux crier au monde qui je suis.

– Au grand jour ? Allons, tu vois bien l'absurdité de ce que tu dis. Tu connais les règles.

– Je ne resterai pas à parler avec toi. C'est pour cela que je te quitte. Tu m'en empêcherais. »

Il fallait bien voir ce que sa menace avait de sérieux. Ce qui m'avait plu, chez lui, et qui avait permis à notre relation de durer plus d'un mois, c'était son désespoir. Ceci étant, un vampire ne doit jamais menacer de tout révéler. Le Conseil n'exclut pas ses membres, comme font les francs maçons. On risque l'élimination, et celle de tous ses initiés. Pourtant je le crus. Et qu'il soit un acteur d'une certaine notoriété le rendait d'autant plus crédible et dangereux.

Il faut préciser que le ‘parrain’ d’un tel vampire est chargé de le supprimer. Et c’est le parrain de ce parrain s’il échoue ou renonce, auquel cas il est inclus dans la liste. Cette sauvagerie peut sembler exagérée, mais le secret n’est pas pour nous seulement une question de tranquillité : il s’agit de sécurité. Que feraient les brebis si elles savaient qu’il y a des loups parmi elles ? Une variante un peu déformée du « Ne mords pas la main qui te nourrit ».

Le problème, c’était la notoriété d’Oleg, acteur de théâtre devenu assez célèbre. Nous ne pouvions le supprimer du jour au lendemain. Heureusement, le Conseil m’avait chargé de préparer un scénario au cas où ce genre de situation se produirait.

Je passai quelques coups de téléphone. On approuva ma décision. Le plan média était déjà ébauché, il fut mis en œuvre très rapidement.

- :-

Les jeunes éphèbes se ressemblent tous : les conversations, les relations même, se réduisent à un nombre assez réduit d’archétypes. Elles n’ont jamais eu d’importance pour moi au delà du simple amusement. Parfois, j’ai pu trouver des personnalités suffisamment approfondies pour être originales. Oleg en fit partie.

C’est en écoutant Axel, à la beauté fascinante mais beaucoup plus bavard qu’Oleg, me raser avec ses parents ignorants, sa découverte de son orientation sexuelle et son coming-out, que j’eus l’idée de faire le mien, un coming-out de vampire, histoire d’avoir un peu la paix : on ne soupçonne pas quelqu’un qu’on a acquitté et qui « joue » notoirement au coupable. Le loup qui crie au loup jusqu’à ce qu’on n’y croie plus.

L’idée fit son chemin au sein du Conseil. Nous avons donc conçu un outil de diversion. Je rédigeai une confession, articulée pour faire prendre les lanternes pour des vessies, travestir le vrai, l’exalter pour le rendre suspect. L’éditeur et l’imprimeur attitrés du Conseil procédèrent, dans le plus grand secret, aux préparatifs. Relecture, corrections, épreuve, maquette. Nous les avons même rafraîchis il y a deux ans. Ecrit dans l’époque présente, le texte devait rester au goût du jour.

- :-

« Paul Cohen, à ma grande surprise, il nous a été impossible de trouver quelque chose sur votre enfance.

– Ce n’est pas un hasard, elle n’intéresse que moi.

– Je serais surpris que quelqu’un comme vous cherche à cacher son ascendance sociale.

– Prenez ça comme une coquetterie de vieille tante.

J’essayai de donner à l’interview un côté mondain. C’était d’ailleurs le seul contexte où j’avais jamais croisé Ardisson. Bizarre exercice, dans un coin de studio, avec deux caméras, un ingénieur du son, une maquilleuse ? Je parvins cependant à les oublier très rapidement, concentré comme je l’étais sur mon action commerciale.

– On ne peut pas dire que vous soyez particulièrement efféminé.

– Je suis vieux, par contre, vous pouvez me croire.

- Quel âge avez vous ?
- Vous n'avez pas réussi à le savoir ?
- Non !
- Il faut croire que j'aime la discrétion. »

[...]

« Vous vous êtes fait connaître par une analyse critique de l'œuvre d'Oscar Wilde, qualifiée par beaucoup d'exceptionnelle.

- J'ai eu la chance d'avoir d'excellentes sources. Plus vous avez une connaissance riche de la vie et de la personnalité de l'auteur, plus vous avez de chances d'appréhender la réalité de son écriture, de son projet.

J'ai surtout partagé beaucoup de ses nuits.

- Pourquoi cette passion pour « Le portrait de Dorian Gray ?

Peut-être est-ce narcissique, mais j'en ai été le modèle.

- Parce qu'il est pour moi fondamental dans la genèse du milieu (j'allais dire mythe) gay qui m'a fasciné avant de me décevoir. Et parce qu'il traite du temps, de l'âge.

- Cela paraît étrange. Vous n'êtes pas si vieux.

- Quel est mon âge ?

- Je l'ignore, je vous l'ai dit.

- Voilà ce qui me fascine. Une tenue adéquate, make-up, hair-cut, et j'oscille entre 35 et 55 ans.

- Très « gay » ce rapport à l'âge et à l'apparence.

- C'est le dernier avatar d'une aspiration profonde, ancienne. Les fées ne vieillissent pas comme nous. Et boire du sang dans le graal ne donne-il pas la vie éternelle ? Eh, bien sûr, le portrait de Dorian Gray qui vieillit à la place de son modèle. Mais dans ce cas, il absorbe surtout les pêchés.»

[...]

« En parallèle avec tout ça, critiques de films. Assez acerbes, d'ailleurs.

- Ce n'est pas vrai. Il y en a eu d'excellentes. Je déteste les idées mal fouillées ou un travail bâclé.

- Elitiste ?

- Non, c'est jusque que si on met en perspective les films, d'une décennie à l'autre, si on cherche ceux qui resteront, on se rend compte qu'il y en a très peu, en comparaison avec la quantité tournée. »

Comment éviter d'être un vieux con après plusieurs siècles, de toutes façons ?

[...]

« Et puis, après l'Angleterre, la France, avec Cocteau. Encore un auteur homosexuel.

– Il était surtout poète. Ses films seront éternels, eux. Il savait rendre palpable l'au-delà des choses, l'interstice... Ses films parlent de la mort, de la mélancolie des morts, avec une telle poésie, c'est chargé d'une telle vérité... »

[...]

« Tous les romans que vous avez écrits ensuite sont noirs. Y aurait-il une sorte de fêlure, de cynisme en vous ?

– Non. Cela correspond à mon mode de vie. Le célibat rend triste et créatif.

– Pourtant les presses people ou trash couvrent avec régularité vos relations avec tel ou tel jeune acteur...

– Ce n'est pas parce qu'on baise de temps à autre avec la même personne qu'on n'est plus célibataire ou qu'on ne se sent plus seul.

– Gay « Old School », donc ?

– Plus que vous ne le croyez.

– Cela vous a fait connaître en tous cas ce milieu que vous décrivez dans votre livre.

– Ce n'est pas un « milieu » au fond, comme la mafia par exemple. C'est plus un ensemble de codes et de règles. Chacun s'y projète, forçant souvent le trait, y cherchant un guide de comportement. »

Un peu comme nous, après tout. Est-ce que notre noirceur cynique n'est pas un peu forcée ?

[...]

« Et maintenant, choc extrême, un nouveau roman, extrêmement noir, et, qui plus est, une histoire de vampires, presque morbide dans le naturalisme de ses descriptions. »

Impeccable, l'occasion rêvée. Merci Monsieur Ardisson.

Gagner du temps.

« Vampire rime avec morbide, non ? »

Attaquer.

« Ceci dit, je vous arrête tout de suite. Nulle part, sur la couverture, ou dans le titre, il n'est fait mention de roman. Ce n'est pas un roman.

– Qu'est-ce donc, alors ?

– Une autobiographie.

– Doit-on voir en Théo, le mentor de Jude, votre alter-ego ? Y a-t-il une dimension autobiographique à ce roman ?

– Pas seulement une dimension, c'est une autobiographie.

– Il est pourtant particulièrement excessif, gore, même.

– C’est le mot.

– Il s’en dégage une impression malsaine, pas seulement gothique, car on s’identifie quand même avec les protagonistes. Rien à voir avec les histoires de tueurs en série. Tout ça est très cru, et pourtant très crédible. »

J’avais choisi cette émission, Rive Droite / Rive Gauche, car elle était enregistrée très peu de temps avant sa diffusion, sur Paris Première. Connaissant son goût pour le scoop, quitte à friser le cabotinage, j’avais parié sur le fait qu’Ardisson me diffuse quand même. Ne serait-ce que pour faire des économies de production. Et s’il amputait mes propos, le livre était explicite, et c’était surtout l’idée que ce n’était pas un roman qu’il fallait faire passer.

J’avais regardé plusieurs des interviews d’Ardisson, pour en déduire, en gros, l’ordre qu’il suivrait, le ton qu’il emploierait, etc... pour connaître le terrain. En me basant sur une interview de Brigitte Fontaine, difficilement contrôlable, j’avais eu de bons espoirs qu’il fasse mine de prendre mon propos au sérieux.

[...]

« Tuer ne m’intéresse pas particulièrement. Cela crée d’ailleurs des situations passablement compliquées. Boire du sang, en revanche, m’est nécessaire. »

Il s’étrangla, mais reprit vite le dessus.

« Est-ce votre seule ‘nourriture’ ?

– Non, mais comment remplacer l’ingestion de ce fluide encore chaud, encore vivant, charriant l’énergie de mon partenaire... ? Je ne saurais boire ceux que je ne désire pas.

– Une sensualité exacerbée ?

– Pas seulement. Il s’agit aussi d’âme, de fusion. Comme dans l’amour, mais en plus tangible, le plaisir, l’abandon s’effaçant devant le don, le sacrifice, la conscience réelle de ce qui se passe. »

- :-

Le « Zapping » sur Canal+ diffusa au plus grand nombre des extraits de mon interview. Nous achetâmes quelques espaces publicitaires, toujours dans des quotidiens « sérieux », évitant les magazines. Je tolérai une photo de moi, à moitié à contre jour. Entourée de rouge sombre sur la jaquette, elle rendait plutôt bien. Nous espérions ainsi renforcer encore l’idée qu’il s’agissait d’une autobiographie.

Un soir, dans un couloir d’une station de radio, j’entendis cette phrase, qui me fit espérer le succès de mon entreprise :

« Ce type est fou. Hier soir, il a refusé une invitation à un dîner de gala en disant « Je ne vais pas égorger un convive en public. ». Il laisse primer son personnage public sur sa stratégie de com, il n’ira pas loin. »

Je pense que nous avons bénéficié d’une période favorable. Etait-ce la proximité d’Halloween ? Je fis les têtes de gondole au Virgin Mégastore (magasin béni, ouvert si tard), à côté de vampires exhumés pour l’occasion, comme ceux de Bram Stalker ou d’Ann Rice.

Nous fûmes parfaitement rassurés quand je dus refuser à Thierry Ardisson son invitation à « Tout le monde en parle », sur France 2, beaucoup plus populaire. Je me voyais mal répondre à la question « Est-ce que sucer c'est tromper ? ». Mon projet nécessitait sa part de mystère. Ma gloriole personnelle aurait pu apprécier d'être convié à une émission littéraire, mais le timing ne le permit pas et de toutes façons c'était loin d'être nécessaire.

Les bloody mary connurent une seconde jeunesse, avec une légère variante dans la composition. Il devint subitement à la mode d'arborer deux marques de dents dans le cou. Les jours de l'échangisme, chers à Ardisson, étaient finis.

Les questions idiotes fusèrent. Le sida était-il transmissible par succion ? Certains des nôtres, les plus vénaux, s'associèrent et firent rémunérer leur présence dans les soirées, ayant à leurs basques tout ce que la société branchée contenait de masochistes et d'obsédés de l'automutilation. Craignant le conseil, ils jouèrent à être plus vampires que les vampires, ils firent croire qu'ils avaient de fausses dents, et n'initièrent personne.

- :-

Quand je le vis débarquer, chez moi, à 5h du matin, je me suis dit que ma dernière heure était arrivée. Il était beaucoup trop tôt par rapport au début de la campagne pour l'éliminer. La discrétion était de mise. Alors que ma mort, à ce stade, ne causerait que peu de tort à la mise en scène. D'où ma conclusion.

Faisons nous autre chose que de l'attendre, cette dernière heure, dans cet antichambre après la mort ? Pourquoi sinon aurais-je refusé un garde du corps et avais-je conservé la même adresse ?

Oleg n'était pas rancunier, il savait que je respecterais les règles, c'est tout. Je l'invitai poliment à prendre un verre, me doutant qu'il ne serait pas venu seul. Il déclina l'invitation. Ses deux sbires se montrèrent et se saisirent de moi. Ces jeunes idiots semblaient ignorer que si la fantaisie me prenait de ne pas disparaître seul, ils m'accompagneraient tous les trois.

« Paul, tu as tout dit au grand jour à ma place, tu finiras donc au grand jour. Si tu as de la chance, la police conclura à un suicide ou à un meurtre par le feu, et fera le lien avec ta manie de te prendre pour un vampire. »

Lequel entre nous n'a jamais fait ce cauchemar ? Nu, démuni, en plein soleil ? Je me sentis déjà brûler, partir. J'imaginai ce corps si familier réduit en cendres. Renoncer au plaisir d'étancher la Soif. Je parvins à cantonner ma peur dans un coin de mon esprit. J'avais besoin de toutes mes ressources, non pour survivre, mais pour partir sans mettre en danger mes congénères.

- :-

Quand nous arrivâmes sur le quai de la station de Métro, Pasteur je crois, je tournai la tête vers la droite et vis, au loin, au bout du tunnel, le soleil. Une rame arriva très rapidement. A peine le temps de me dire que la fin était proche, et la sonnerie retentit, comme une condamnation. Ils me jetèrent à l'intérieur. Les portes se fermèrent comme une hache qui finit sa course en frappant le billot.

La machine infernale se mit en branle, inexorable. Tous mes muscles étaient raidis. Je n'arrivai plus à simuler la respiration. Les gens durent me prendre pour un fou ou un

drogué. Ce n'était pas plus mal, le conseil maquillerait facilement ça en immolation par le feu.

Le wagon où j'étais sortit du tunnel, et la lumière du jour naissant pénétra par les fenêtres. Fébrile comme quelqu'un qui vient de recevoir une balle et se demande s'il est en train de mourir, je vis le rayon de lumière s'approcher peu à peu.

Ouvrant courageusement les yeux que j'avais fermés par réflexe, je vis que j'étais dans le soleil, alors que je pensais qu'il ne m'avait pas encore atteint, puisque je n'avais rien senti. Il ne s'était rien passé. Pas de brûlure. Pas de cendre, ni de sang. Pas même ébloui. Je ne mourus pas.

Toutes mes certitudes s'écroulaient, mais une profonde et sauvage joie s'empara de moi. Je descendis tremblant, à la station suivante, je m'appuyai sur le mur et tournai mon visage vers le ciel, et je le vis, l'Oeil-Bourreau, et mon visage baigna dans sa lumière.

- : -

Je me rendis chez Oleg, le cœur encore battant d'émotion (à l'instar des amputés qui sentent encore leur membre disparu, il m'arrive de sentir mon cœur battre). Je ne résistai pas à la tentation de faire un peu de mise en scène, et décidai de le surprendre sans forcer sa porte.

Même l'inconfort d'un corps si léger et fragile, le vol instable, la vision radar et la longueur subjective du trajet ne suffirent à faire taire ce cri qui résonnait en mon âme : j'étais en vie, j'avais vue la Triste Lumière et j'étais toujours là. Je survolai la jardinière, plongeai sous les volets, entre les battants de la fenêtre et contournai enfin le rideau, pour reprendre ma forme humaine, à défaut de retrouver mon costume laissé en bas.

Oleg était endormi, un jeune et beau brun à ses côtés, à la silhouette fort alléchante sous le drap et au visage presque androgyne. J'en pris note, pour plus tard. Je constatai en regardant son cou qu'Oleg l'avait initié depuis peu, et qu'il était donc inutile d'être trop discret. Je me rapprochai de la chaîne hi-fi, à côté du magnétoscope, croulant sous les cassettes vidéo de « Buffy contre les vampires ».

Je n'avais jamais compris le goût d'Oleg pour l'héroïne de la série, au delà de la simple auto-dérision. Tous ses mecs étaient des androgynes alors pourquoi une fille virile ? Regrets de son hétérosexualité défunte ? Etrange envie de domination par l'autre sexe ?

Je choisis dans la tour de CDs Roméo et Juliette, de Prokofiev. J'en mis l'ouverture, à tue-tête. Ils se réveillèrent brusquement, chacun croyant à une surprise de l'autre.

« Mais... tu... »

– Je suis là, devant toi. Et je voulais que tu sois le premier et le dernier à constater la splendeur de la vérité. »

Je n'épiloguai pas. Ce fut un loup qui lui dévora le cœur. Je n'avais pas regardé son beau visage un instant de plus, craignant que mes souvenirs ou mon désir ne resurgissent et viennent contrecarrer ma détermination.

Maculé de sang et de cendre, je me tournai vers son disciple, choqué. S'il l'avait bien choisi, comme je lui avais appris quelque temps auparavant, il se remettrait vite.

« Du goudron et des plumes pour les tricheurs, du sang et de la cendre pour les vampires. Veux tu gâcher ton éternelle existence pour un tas de cendre ou veux tu que j'oublie avoir dit dernier ?

– ... Non, Monsieur.

Allons, comment t'appelle-tu ?

– Claude.

– Moi, c'est Paul. Tu l'aimais ?

– Pas spécialement.

Le regard du gamin me rappela soudain que j'étais nu.

– Alors, au pieu ! »

--

Certains y crurent pour de vrai, d'autre pas. Nous étions à Paris, ville des modes et des chapelles. Le temps passant, le secret révélé ne fut plus un secret, la nouvelle devint ancienne. Quelques mois plus tard, c'était passé de mode. Le danger était écarté. L'impact de tout ceci à l'étranger fut minime, bizarrement.

Je préservai le mien, de secret, par peur de mes congénères. Je retrouvai les sbires d'Oleg, et les éliminai. Je soldai alors mes comptes avec le Conseil, et disparus de la scène, et du pays, emmenant un Claude consentant avec moi.

La seule façon de vivre tranquille en tant que vampire, ayant de surcroît un goût pour l'écriture, et donc pour la vie publique, c'est de « mourir » de temps en temps, disparaissant pour recommencer sa vie ailleurs. Il n'y a pas de vie éternelle : le nouveau contexte remplace l'ancien, les souvenirs s'estompent. Carpe Diem, si j'ose dire...

Un matin, le soleil qui venait de se lever me caressait les reins. J'avais laissé la fenêtre entrouverte, les rideaux avaient bougé. Je réalisai ma chance, et ressassai une nouvelle fois les événements. Je n'étais pas mort, sous le soleil. Je n'avais même pas souffert. Pourtant, je savais bien que la peur de la lumière du jour était fondée, pour avoir surveillé les balbutiements de mes jeunes initiés. Je n'arrivai pas à m'ôter de la tête que c'est cette confession, publique, même faussée, qui m'a ôté le Poids, ce mélange d'orgueil et de honte du conspirateur, ne serait-ce qu'un instant. Et que c'est grâce à cela que je pouvais, moi, vampire, me promener à la lumière du jour. Ce n'est pas le soleil, que nous craignons, mais le regard, le notre, le leur.

Violaine Combe – Une ange déchue

J'ai suivi maman de l'hôpital à la maison en priant pour qu'elle ne rencontre aucune voiture. Mais non, elle est rentrée sans encombres, juste les yeux ruisselant de larmes, la voix cassée d'avoir tant crier pour me rappeler et les mains tremblantes attaquées par le stress et la tristesse. Elle est sortie de la voiture, doucement, lentement, comme si chaque pas qu'elle faisait la raccrochait à la douloureuse réalité. Elle a cherché ses clés dans son sac et a dû s'y remettre à deux fois avant d'enfin réussir à ouvrir la porte. Elle est restée dans l'entrée, le visage rouge, la respiration lente. La porte s'est refermée toute seule, aucun bruit ne parvenait de la maison, Yann et papa jouaient dans le jardin. Je l'ai vu poser son sac, s'essuyer rapidement les yeux dans la cuisine avec un mouchoir humide, elle ne voulait certainement pas que Yann la voit dans un état pareil. Elle s'est mise devant la porte vitrée de la cuisine qui donnait sur le jardin. Là, elle a regardé son fils jouer avec son mari. Le petit ne savait rien, personne ne lui avait dit que j'étais malade. D'ailleurs, pourquoi dire à un enfant de 7 ans que sa grande sœur va mourir ? Ca n'a pas de sens, il ne fallait pas le faire souffrir avant l'heure. Et l'heure est arrivée car je suis morte.

Maman est restée là, seule, pensive. Elle devait certainement réfléchir à la façon dont elle annoncerait ça au petit. Papa lui, il avait l'air joyeux comme cela, à courir après un ballon en mousse, à tomber et à chahuter avec Yann, mais pas du tout. Il était au courant lui, maman et moi lui avions dit dès que nous étions rentrées de l'hôpital avec les résultats de mon analyse. Il avait fait une drôle de tête ce jour là je me souviens. Puis il était parti seul dehors. Il était revenu une heure plus tard et depuis, il m'a toujours emmenée faire plein de truc. D'ailleurs si je connais si bien les parcs d'attractions c'est grâce à lui. Et mon séjour à l'hôpital n'aura pas été aussi supportable si je n'avais pas reçu chaque jour un nouveau bouquet, une nouvelle tablette de chocolat et un nouveau dessin de la part de Yann, que maman forçait à dessiner en disant que je serais contente de le recevoir. Yann savait que j'étais à l'hôpital, simplement il pensait que j'avais une simple crise d'appendice. C'est si facile de mentir. Comme papa à ce moment là, souriant, riant, alors qu'au fond de lui il explosait, rongé par la peur, par le désespoir. Quand il a vu maman, il a stoppé net sa course, il a couru vers elle et a ouvert la porte en grand. Il a vu les larmes sur ses joues, ses yeux rouges, ses mains tremblantes, son regard vide. Il a compris. Yann s'est

avancé, intrigué par les larmes de sa mère, sans doute les premières qu'il lui voyait, alors que je lui en avais fait couler tant et tant. Papa l'a prise dans ses bras, callant sa tête sur son épaule, et il a pleuré. Il a pleuré et elle a pleuré. Mon petit frère n'a pas compris tout de suite, puis, d'une voix douce et si calme il a demandé :

-Elle est où Marine ?

Papa s'est redressé net, sous le choc. Maman s'est assise, la tête dans les bras, secouée par d'énormes sanglots. Yann a commencé à paniquer.

- Elle est où Marine ?

Papa l'a regardé, il avait l'air inquiet, le pauvre petit trésor. J'ai vu une larme couler sur la joue de mon petit frère. Papa la pris dans ses bras, s'est assis et l'a mis sur ses genoux.

- Marine est partie Yann, tu comprends ? Elle était fatiguée, malade, perdue. Elle est partie Yann, partie.

- Mais elle est où ?

Et maman, surmontant ses pleures, est venue relayer papa en répondant une fois pour toute à sa question :

- Elle est dans les étoiles mon chéri. Notre ange est dans les étoiles.

- Pourquoi elle veut plus rester avec nous ?

Des nouvelles larmes ont coulé sur les joues de cet enfant si triste, si seul tout d'un coup devant une réalité et une vérité qu'il n'aurait jamais imaginées.

- Bien sûr que si... a répondu maman, la voix nonchalante, les épaules affaissées. Bien sûr qu'elle aurait voulu rester avec toi. Mais elle n'a pas pu. J'ai tout ce que j'ai pu pour la garder. Mais elle est partie, elle n'avait pas le choix. Mais sois certain qu'elle serait toujours là, à veiller sur toi.

- Mais moi je veux pas qu'elle veille sur moi ! Je veux qu'elle soit là ! Là haut elle sert à rien ! Elle avait dit qu'elle resterait avec moi !

Yann s'est mis à pleurer à chaudes larmes. Il ne voulait pas croire cela. C'était impossible pour lui que je puisse partir sans lui, que je le laisse seul avec les parents, seul sans personne avec qui jouer le soir, personne pour lui raconter des histoires quand ni papa ni maman ne sont rentrés du travail, personne non plus pour le chatouiller dans le bain du samedi soir, après le film à la télé. Désormais il serait seul car je l'ai laissé. Je suis partie sans lui. Je le vois pleurer. J'ai tellement envie de le serrer dans mes bras, de lui dire que tout ceci n'est qu'un rêve, un mauvais rêve. Mais non, voilà je suis morte, il faut qu'ils l'acceptent, je l'ai bien fait moi. Papa s'est approché de maman et de Yann et tout trois pleurent désormais en silence, les uns dans les autres. Ils pleurent sur mon sort, pauvre malade. Et moi alors que dois-je faire ? Comment faire pour les atteindre ? Ah non bien entendu je ne peux pas. C'est injuste ! Pourquoi devrais-je rester là à les observer ? Ca ne sert à rien, sinon à me faire encore plus de mal. Mais je ne suis pas censée être au paradis ? Mince à la fin !

Maman s'est relevée, elle a pris Yann dans ses bras et l'a ramener dans sa chambre. Il dort, assommé par l'émotion. Il va dormir toute l'après midi d'ailleurs car il est désormais 15 h 30. Je ne peux pas m'empêcher de le regarder dormir, si tranquille, si beau. Mon petit frère. Maman aussi est allée se coucher. Elle a fermée la porte à clef, je me dis que je ne devrais pas l'observer. Papa est dehors, dans le jardin. Il est assis sur la balançoire que j'aimais tant. Je me souviens que je voulais aller jusqu'au ciel quand j'étais petite. Et je n'y suis toujours pas. Pourquoi ? J'ai quelque chose à faire ? Ou bien est-ce que le paradis ça n'existe pas et que quand on est mort on est obligé de regarder les autres vivent ce que l'on a pas vécu ? Ce n'est pas juste. Maman a dit « ange » tout à l'heure. Mouais « ange déchue » plutôt maman, je ne suis

même pas capable de faire quelque chose pour vous. C'est vrai qu'au moins ici je n'ai plus mal. Mais si j'avais eu le choix, je serais rester mille ans à souffrir pour pouvoir rester près d'eux. Ou alors faites moi partir loin d'eux, ne me laissez pas entre les deux. Ne me laissez pas là !

* * *

Aujourd'hui, je suis au paradis. Mon vœu a été exaucé. Je sais que j'avais une famille, mais combien étions nous ? Trois enfants peut-être... De quoi suis-je morte ? Je ne me souviens plus. Je suis si bien ici que de toute manière je ne veux pas savoir. Et puis c'est bien simple, je ne peux pas savoir, c'est la clef : la clef de mon paradis.

Violaine Combe

Thomas Desmond – Rencontre avec le King

Désert du Nevada, USA, 2800 mètres, atmosphère terrestre

Quand la poignée d'ouverture de son parachute se bloqua, Didier poussa un cri d'effroi qui alla se perdre dans la fureur des vents. Puis tout lâcha en lui et il se mit à mouiller son pantalon en acrylique – *quinze \$ de caution ! salauds de ricains !* – tout en fixant le sol se rapprochant à plus de 250 km/h. Autant dire que ses *Nike* à coussins d'*air* n'allaient pas réussir à le faire rebondir un peu plus loin.

Le vent fouettait ses joues avec violence et l'étouffait. Un brusque courant d'air le fit tournoyer comme une toupie et son estomac se souleva.

Fugitivement, il se rappela de Voyelle, le chat de sa tante, qui s'était endormi dans la machine à laver, sous un tas de draps sales, juste avant une lessive à 90°C...

Je reprendrais bien un peu de pancakes pour finir ma moutarde !

Une nausée dantesque le prit et les restes de son copieux déjeuner à demi digéré s'envolèrent aux quatre vents, traçant dans le ciel quelques belles arabesques du plus bel effet abstrait. *Une œuvre vivante et éphémère*, pensa-t-il brièvement. Après quelques distorsions, il réussit à se stabiliser en position verticale, dans l'attente du choc fatal.

Ses hurlements étaient vains, perdus dans les airs tels des postillons d'éternuements lors d'un tour de grand huit. Il pensa à tous ces survivants de la mort qui avaient déclaré avoir vu leur vie défiler devant leurs yeux en quelques secondes. Ce ne fut pas son cas. Il pensa à ses beaux-parents et à sa femme. *Merci la petite famille pour le voyage hautes sensations, on s'en souviendra de celui-là, dommage qu'on n'ait pas filmé !*

Pourquoi avait-il accepté ce cadeau à la con ? Après la descente des rapides du Grand Canyon sur canoë dégonflé avec comme copilote une vieille Hollandaise croisée avec une dinde, une virée dans les attrapes blaireaux de Vegas, puis ce magnifique saut en parachute – *para-chute mon cul oui !* – au-dessus du désert californien... Une bien bonne idée !

Son esprit en panique lui montra une image bien distincte : des types du pentagone en costards et lunettes noirs, leurs grosses berlines aux verres teintés se garant dans un nuage de poussière ocre, touillant ses restes

sanguinolents à l'aide de triques en fibres de verre afin de décider si *oui ou non* il s'agissait bel et bien d'un authentique spécimen de p'tit homme vert

(Lustucru)

qu'on enverrait sans tarder dans une suite congélo première classe du Hangar 18* pour plus d'analyses...

En quelques secondes, il pensa à ses saloperies de tuilas, qu'il n'aurait pas la chance de voir pousser. Son vicieux de voisin pourrait reluquer sa femme en train de bronzer dans le jardin sans risquer de se prendre un coup de jet d'eau dans la figure... *La trilogie de Lelouch dont il ne verrait pas la fin ! La Star Ac' 4, dont il ne connaîtrait pas le vainqueur, le trou dans la couche d'ozone au-dessus de l'Indre-et-Loire, le triple pontage coronarien de son patron, le brevet de son gamin, Windows XP à installer, le chèque du dernier tiers à envoyer, le contrôle technique de la Laguna...*

Il osa jeter un dernier regard vers le sol, et discerna une vague ombre, qui grossit à vue d'œil. Il fila droit dessus, comme un parpaing de dix-huit jeté depuis la lune.

Il émit une brève et incohérente prière

Dieu Jésus Marie-Joseph priez pour moi adieu mamannnnnnnn

avant de hurler à se déchirer les amygdales :

AHHHHHHHHHHHHHHHHhhhhh...

Le choc fut moins violent qu'il ne l'attendait. Il pénétra dans une matière molle et fibreuse, et ne ressentit aucune douleur. Il était presque bien, comme dans un cocon, chaud et épais. Mais où était donc cette foutue

lumière-blanche-au-bout-du-tunnel dont les gars parlaient dans les émissions sur le paranormal ? Avait-il les yeux ouverts ?...

Son corps s'immobilisa, et il se sentit étouffer de la plus horrible façon. C'était donc ça mourir ? Quelle arnaque ! Il sentit un goût envahir sa bouche. Un goût de... Oui ! un goût de merde !! Il se demanda ce qu'il avait bien pu faire d'assez dégueulasse dans sa vie pour mériter pareille éternité ? Un sac de billes volé chez Moduit ? Trois cent euros non déclarés en 1993 ?

Il nageait dans l'au-delà, au beau milieu d'une épaisse et visqueuse marée de merde. Il s'enlisa de plus en plus quand...

Deux bras vigoureux le saisirent sous les aisselles et le sortirent de l'Enfer. On le déposa sur une surface molle, comme un coussin d'herbe. Il toussa et hoqueta pour reprendre sa respiration. Des doigts enlevèrent les excréments qui obstruaient sa bouche, son nez et ses yeux.

Il remercia à demi voix les anges qui l'avaient tiré de là et activa son débarbouillage afin de contempler leurs divines trombines.

Les anges rirent, un doux rire qui sentait bon la vie...

Une fois la merde décollée de ses paupières, il put découvrir ses sauveurs.

Il étouffa un cri de surprise et avala quelques morceaux de merde qui faillirent l'étouffer.

Deux vieux paysans. Un homme et une femme vêtus à la mode bouse profonde, l'air amusé et jovial.

Jusque-là, rien de bien terrible.

Ce qui avait coupé la chique à Didier, ce n'était pas le fait d'avoir tout compris en quelques secondes, sa chute dans une profonde fosse à purin, ou son sauvetage in extremis par un vieux paysan...

Ce qui lui avait coupé le sifflet, c'était la *tête* du paysan.

C'était Elvis Presley.

C'était lui, à n'en pas douter. Malgré les rides et la barbe blanche, c'était le King, en chair et en os, un mégot brunâtre à la commissure des lèvres, un chapeau défraîchi sans couleur et une paire de bernicles rafistolées sur le nez. Didier en était bouche bée. Il devait faire erreur, Elvis était mort à la fin des seventies, il ne pouvait pas... *Sûrement un de ces fans qui pullulent à Las Vegas par beau temps, qui...*

Le paysan parla, et Didier n'eut plus aucun doute. Le débit grave et enveloppant jaillit de la bouche à demi édentée, telle la voix d'un ange qui vient de sortir de désintox. Il félicita Didier en anglais pour son impressionnant atterrissage et ajouta avec un fort accent roulant quelques mots sur une possible *bénédiction de Dieu*.

Thanx ou'God Man !

Devant la mine stupéfaite du miraculé, le paysan/Elvis rit de bon cœur et l'aida à se relever. Sa compagne (ou bien était-ce juste une amie ?) le sermonna à propos de son vieux dos mais il repoussa ses réprimandes d'un revers de la main.

Ils le conduisirent jusqu'à leur maison, une cabane en bois tout en longueur qui penchait de partout, comme si un chien géant s'était amusé à s'asseoir dessus, un peu partout, pour trouver l'endroit qui lui gratterait le mieux le derrière.

La femme le nettoya et l'aida à retirer ses vêtements souillés. Elle insista pour le faire grimper dans une baignoire antique, dont l'arrivée d'eau se réglait à l'aide d'une pompe. Elle le laissa faire et revint juste pour lui déposer quelques vêtements élimés mais propres.

Je vais mettre des fringues du King, putain ! pensa-t-il avec incrédulité. Ça manquait un peu de paillettes en ivoire et de franges, mais la symbolique était là. Ces trucs-là vaudraient une fortune sur *ebay* !

Il s'habilla et rejoignit le couple qui l'attendait dans ce qui semblait être la salle commune : cuisinière d'une autre époque, avec poêle en fonte, table grossièrement taillée mais solide et cerclée de chaises faites main. Elvis l'attendait là, avachi sur un authentique rocking-chair, occupé à servir de la citronnade dans deux verres ébréchés.

Didier s'assit et se rendit compte de la situation.

Je suis pas là, c'est pas possible, je dois être mort, et tout ceci n'est qu'une hallucination...

Le King lui tendit un verre et engagea la conversation. L'anglais de Didier s'embrouillait et se mélangeait à ses restes d'allemand appris au lycée, mais petit à petit, Elvis sembla le comprendre. Amusé, le sourire au coin des lèvres, il écouta le français. C'était bien le même Elvis, toujours aussi charmeur, l'œil sauvage et plein de naïveté à la fois.

Didier ne put s'empêcher d'en venir tout de suite au fait. Il lui parla de sa mort, en 77, son enterrement en grandes pompes à Graceland, le défilé de Cadillacs, les fans fous de chagrin, le monde entier en émoi... Elvis hochait la tête avec indulgence. Il savait tout ça, il avait tout vu à la télé, *comme tout le monde*.

Il expliqua à Didier comment il avait tout organisé de A à Z. « *Mais le corps, monsieur Presley ? Le corps ? L'autopsie ?* ». Elvis rit de bon cœur et demanda à la femme (Didier l'avait entendue l'appeler Janice) de préparer un bon poulet grillé. Une fois qu'elle se fut éloignée derrière la maison, il se rapprocha et parla plus bas, comme s'il avait peur qu'on l'entende, au beau milieu de son désert aride et sans route.

« Avec de l'argent, on peut tout faire mon ami », fit-il, les sourcils baissés.

Ainsi, le corps qui avait subi l'autopsie était celui d'un sosie.

D'après lui, il n'était pas le seul à avoir pratiqué ce genre de *disparition*. Didier le bombardait de questions et Elvis daigna donner quelques explications et noms de personnages célèbres, dont la mort avait souvent bouleversé des millions de personnes.

Tout a commencé avec James Dean...

Peu avant sa prétendue *mort*, il s'était viandé en moto un soir de beuverie sur un tournage (son dernier), et avait eu le visage méchamment amoché. Il était méconnaissable le beau gosse ! Plutôt que de paraître aux yeux du monde (*les gens sont si cruels*) avec sa tête en gelée de groseilles (*souvenez-vous que la chirurgie de l'époque n'était pas ce qu'elle est de vos jours...*), il a cherché une solution pour disparaître aux yeux du monde entier sans ternir son image d'étoile montante. Il a préféré la mort, une mort *officiuse*, plutôt que la déchéance, l'humiliation et l'oubli... C'était un fier, le gars... Un de ces proches – *je ne me rappelle plus son nom* – a mis au point un plan au poil et l'accident de voiture fut organisé. Dean devint une

légende avant l'heure et put disparaître sans laisser de trace. Aujourd'hui ? Il est mort en 85, je crois. En Alaska ! Il y chassait le phoque avec sa femme, une esquimaude pure souche. Enfin, c'est ce que J...

Elvis toussa.

... ce qu'on m'a dit quoi...

Fier de son coup, son *ami* a initié quelques grandes vedettes au secret et leur a proposé le même deal. Très vite, son activité est devenue florissante. Je vous laisse imaginer le cachet qu'il se tapait à chaque coup ! De quoi racheter trois ou quatre casinos !

Ouais. Beaucoup y sont passés, des politiques, des stars du passé aux carrières en perte de vitesse, Marylin ! Oui, la Monroe mon vieux ! Elle en avait marre d'être célèbre la petite. Elle a versé toute sa fortune à notre *ami* et a disparu en Argentine. J'ai reçu une carte postale un jour, je dois l'avoir quelque part dans mon bazar... Si vous me laissez deux minutes...

Pourquoi moi ?... Parce qu'il le fallait. Tout simplement. Je crevai à petit feu dans ma baraque, et mon bide... j'avais pris un paquet de kilos, j'arrivai même plus à voir si mes ongles de panards étaient bons pour la coupe ! Je connaissais Jo... Enfin, notre *ami*, depuis quelques années, et il m'avait mis dans la confiance. J'ai pris ma décision et il a tout organisé : le sosie, les médocs, la petite amie, le garde du corps, l'autopsie, les obsèques, ma fuite, la cabane perdue en plein désert... J'ai rien eu d'autre à foutre que de monter dans le pick-up, et hop, direction ma nouvelle vie ! Mais non, non... Je ne regrette pas...

Pourquoi si près de Vegas ? Boh... je n'ai jamais aimé prendre l'avion, ça me fout les pétoches. Le colonel – mon manager – n'a jamais accepté que je parte faire quelques shows ailleurs qu'en Amérique, pourtant, y avait de la

demande mon coco ! J'ai mis un peu de temps, trop même, à me rendre compte que c'était à cause de ses papiers ! Il était pas en règle, le vieil enfoiré ! Enfin bref, j'ai choisi ce coin parce que je suis pas trop loin de Vegas, de mon ancienne vie quoi... J'ai hésité à partir au bout du monde, chez les chinetoques ou en Sibérie, mais l'avion... Ici, on est pépère avec Janice dans nôtre... Janice ? Une vieille copine ! Je l'ai toujours considérée comme ma frangine. Elle aussi en avait marre de la coke, des gens du milieu... Ça fait un bail qu'on vit là tous les deux et on peut dire qu'on est bien. Ouais ! Sacrément bien j'dirai !

Mes chansons ? Elles sont toutes là (il se tapota la tempe du bout des doigts). J'ai bien un vieux tourne-disque qui doit traîner dans l'atelier mais je crois que j'ai perdu le cordon. Et puis je les ai tellement chantées, pas besoin de les réécouter. Les bandes enregistrées ? Celles avec les Beatles ? Attends... Ah ouais ! Au cours d'un bœuf improvisé ? Ouais, je dois les avoir quelque part... Si j'ai continué à écrire ? Non. Quand je suis parti de Graceland, j'ai tout laissé derrière moi, surtout ma carrière de chanteur, sans parler de celle d'acteur... Pour être franc, il m'arrive parfois de pousser un petit air, surtout quand je bêche. Et bien, figurez-vous que j'ai tout le temps peur qu'un péquin ne m'entende et me reconnaisse. Vous imaginez les titres dans la presse : *Elvis est vivant, retrouvé dans une ferme crasseuse perdue en plein désert, avec de la merde de cochon séchée sous les ongles* ! Okay, ça boosterait les ventes et ferait rentrer un paquet de royalties pour ma fille mais bon... Elle en a assez pour voir venir, ses gamins aussi... J'ai lu dans un canard que je vendais tous les ans plus d'albums que quiconque sur terre, alors qu'il n'y a rien de nouveau ! 500 albums qui sortent dans le monde tous les ans, 500 ans ! Tu piges le pactole ? Si j'ai des nouvelles d'elle ? Non, j'ai préféré la garder hors de tout ça. Ça peut vous paraître cruel, mais

il fallait que le moins de personnes possible soit mis au courant. Surtout les personnes proches. Ce sont leur chagrin à eux qui rendent une disparition vraiment crédible. Je vous resserre un peu de citronnade ?

Le soleil se coucha sur la plaine. Sur le porche, les deux hommes contemplèrent le paysage en silence : longue bande d'horizon régulier où les couleurs les plus chaudes vacillaient en un mirage en fusion.

Janice servit le poulet et ils dînèrent avec bonne humeur. Excité par le digestif que lui servit Elvis, Didier se mit à chanter quelques refrains qui avaient fait la gloire du King. *That's Alright Mamma, Hound Dog, Suspicious Minds, Love me Tender...* Le vieil homme, au début un peu gêné, tapa dans ses mains et partit farfouiller dans sa grange et revint avec une guitare couverte de poussière. Il souriait comme un gamin, et Janice eut les larmes aux yeux. Ils passèrent une bonne soirée et partirent se coucher, complètement ivres.

Quand Didier se réveilla, il se retrouva dans le noir. Ses mains tâtonnèrent et il comprit qu'il était enfermé dans un endroit exigü. Une sorte de débarras. Il commença à crier et à taper contre les planches. Très vite, la voix étouffée d'Elvis se fit entendre à travers la mince cloison de bois.

– Fermez-là, bon sang d'idiot ! il y a les gars de l'avion qui vous cherchent dehors !

– Mais.. Mais ! faites-moi sortir de là, j'étouffe là-dedans ! Monsieur Presley ?

– Pas possible, j'ai pas envie qu'ils vous trouvent ! Ah ça nonnn !

– ... Comment ça ? Il faut leur dire que je suis là, monsieur Presley...

Il commençait à comprendre.

– Vous croyez que j'allais vous laisser repartir ? Pour aller raconter à vos amis que vous m'aviez rencontré ? Vous êtes cinglé mon vieux !

– Mais je... ?

Sa voix se mit à trembler.

– Je... Je ne dirai rien, je vous le jure, je ne suis pas du genre à...

– Fermez-là, ils sont sur le porche avec Janice, là. Je vous préviens, si vous hurlez, je vous fous un coup de fusil ! (un coup sec résonna deux fois contre les planches, sûrement le canon d'une vieille pétoire). Maintenant, vous êtes là. Avec nous. Vous y restez.

Dehors, sur le perron, trois Anges aux ailes éclatantes interrogeaient Janice.

On recherche un nouveau, un français. Ça vous dit rien ?...

FIN



Mifoune – Requiem pour une tumeur

Obscène bulle de néant

Baignant d'un océan de vie

TUMEUR, d'où viens-tu réellement

Et pourquoi te poser ici ?

Au plexus solaire, en plein

Tu te loges chaudement

A côté de ce coeur que je connais bien

Qui en nous, mon frère, propulse le même sang

Invisible ombre intérieure

Tu te déploies dans le silence

De nos chairs et de nos peurs

Tu te nourris de notre substance

Singularité de mort, noir de néant

Qu'aucun rayon ne traverse

Qui dévore l'énergie et le vivant

De ton sombre secret vide de sens, rien ne perce

Mais ton règne de douleur touche à sa fin

Les pleurs déjà ont tari

Et dans la chair, la révolte enfin

Sonne le glas de la saison du pourri

Alors quand à ton tour tu connaîtras

Le doute, la solitude et la peur

Sache que je veillerais à ce que ton trépas

Soit une apothéose de douleur

TUMEUR, tu ne seras plus féconde

A la place glacée qui jadis fût tienne,

Repose désormais la chrysalide d'un nouveau monde

D'une vie couleur sienne

Et je ne cesserai jamais d'y croire

Mon frère, ma vie

Mon reflet dans les miroirs

Saches que mon amour dans l'éternité te suis

A toi mon frère chaque battement de mon cœur

Nymphe dark – Et rester en retrait

Je suis assise à terre et j'observe la vie ;
Contemple tous ces yeux et ces corps décharnés,
Ces bouches sans sourires, et ces doigts effilés,
Ces bottines de cuir sur le bitume gris.

J'attends près de ce monde un signe de bonheur ;
Trouve juste l'espoir, hésitant, maladif,
De réponses aux problèmes les plus souvent naïfs
Qui n'ont aucun lieu d'être, pendant que tourne l'heure.

Recherche infructueuse de satisfaction,
Et attente, peureuse, de quelque délivrance...
Vois donc passer ainsi dans leurs curieuses danses,
Des pantins agités d'incompréhension.

Comme quelque film triste, passant en noir et blanc,
Et où malgré le nom, le gris pourtant persiste...
Des pages vierges quand certains des mots résistent :
Oublier sa nature en les imaginant.

Je suis bientôt en terre, et observe la vie :
Contemple tous ces vers et ces mouches bleutées,
Ces quelques manteaux sombres tout juste achetés,
Ce mouchoir innocent que ta larme salit.

Nymphe

Isobel d'Aerys – Décrypté

Sous l'injonction du Diable et de noirceur vêtu,
Cet exquis cadavre aux lèvres bleutées de sang
Jalonne, le front fier et le teint bien trop blanc,

Le pavé gris suintant la froideur des rues
Calmes et nues.
Passant, tremble ! Le Maître, à cent lieues, peut sentir
La tiédeur de la chair qui loge sous ta peau.
Comprends cette faim que toi seul peut assouvir :
Il est le Froid, la Mort, l'Horreur, tu es le Chaud,
Le Vif, le Beau.
Songe au jour où toi aussi, vidé de tes vies,
Tu te verras enchaîné au désir de voir
La pâleur d'une gorge quand tombe la nuit
Et la grâce d'un corps que tes mains laissent choir
Sans s'émouvoir.
Cours, Belle enfant, oui, cours ! Que tes talons meurtris
Donnent à ton agresseur la jouissance du crime
Qui ne naît qu'aux prières, aux fracas et aux bruits.
Cours à perdre raison, fais de toi la Victime
D'un viol intime.

ISobel d'Aerys (s.f.)

Isobel d'Aerys – La renaissance du monde

Les vents s'étaient éteints, et l'Astre disparu,
On entendait au loin les rêves de la Dame
S'égarer un à un sous les cris du tonnerre.
Les rivières fuyaient de l'horizon cuivré,
Courant dans les sous-bois, y cherchant un refuge.
Les êtres de lumière égarés et inquiets
Regardaient le couchant et les plaies de la foudre
Teindre d'un rouge sang les flancs du mont ISàar
Et les cris de la Dame s'évanouir peu à peu.
Le vent s'était éteint et des sols viciés,
Craquelés, asséchés, landes empoisonnées
S'élevaient à présent des vapeurs de soufre
Peignant l'air alentour de relents putréfiés.
La Dame retenait entre ses lèvres blanches
Un ultime soupir, un pieux gémissément.
La sombre éternité de mille automnes passa.
Quand le dernier oiseau, mille ans après cela
Vint mourir auprès d'elle, serré contre sa joue,

Le soupir s'échappa et il devint tempête
Réveillant un à un les rêves de la Dame,
Rendant les flots aux lits asséchés et avides,
Colorant de verdure les plaines et forêts.
Les glaces d'Aerys revenues à la vie
Par ce souffle caché, ce salut inouï
Réveillèrent la Dame qui se redressa,
Pleurant à froides larmes sur les sols rajeunis.
De chacune naquit un enfant d'Aerys
Et portées par le vent elles donnèrent vie
Aux Elfes des forêts, aux Elfes des falaises,

A mille autres enfants au destin réfléchi
Et gravement mûri pendant mille printemps
Passés entre les lèvres de la Dame endormie.
Les vents s'étaient éteints, et l'Astre disparu.
Les Vents et l'Astre de la Dame d'Aerys
Sont ici aujourd'hui scelles d'éternité.

ISobel d'Aerys (s.f.)

Louannedream – Elle

Je l'ai vue, sombre et macabre, habillée de sang séché,
Se glisser, lente, insidieuse à travers ma peau lardée.
Elle a déchiré ma chair, et mon âme desséchée,
Elle a vidé tout mon sang avant de me poignarder.

Je suis restée immobile, attendant de succomber.
Scarifiant mes membres morts, lacérant mon cœur éteint,
Elle apaisait ma douleur pour mieux me laisser tomber
Dans ce gouffre de souffrance et de rêves incertains.

Mes plaies vidaient leur douleur dans cette mer écarlate.
Suppurant par chaque larme, inlassable elle arrachait
Les ongles noirs et sanglants de mes mains si délicates
Délogeant de mes entrailles les plaintes qui se cachaient.

Elle couvrit mon corps éteint d'un linceul noir et souillé,
Me laissa jusqu'au matin sacrifiée, sans lendemain.
Puis de sa faux aiguisée, après s'être agenouillée,
La mort sauva mon destin, en me tuant de ses mains.

Louannedream – Rouge

Rouge,
La lune est rouge.
Sur les contours encrées du soleil qui s'éteint.
Mes yeux qui coulent,
Rouges.
Et la lune se meurt, c'est déjà le matin.

Rouge,
Larmes aux poignets, rouges.
La folie douce, aucun contrôle sur mes gestes.
Le ciel qui pleure,
Rouge,
Sur les carreaux fermés. Mais dis moi ce qu'il reste!

Rouge

Le tapis, rouge.

Pas par honneur ou loi, juste avide de sang.

La fin qui vient,

Rouge,

Au cœur de mon destin. Regarde, je descends !

Rouge,

Non, plus rouge.

Il a noirci le sang séché sur le tapis.

Le jour s'éteint

Rouge

Encore un peu, la lame brûle, tant pis !

Rouge,

Plus rien qui bouge.

Et le noir qui me prend, m'immerge et m'envahit.

Le rêve est là,

Rouge.

Oui, enfin, tout est noir, c'est la dernière nuit.

Rouge,

Plus jamais rouge.

Merci folie de m'avoir prise à mon destin.

Morte de toi,

Rouge.

Ils me mettront dans mon tombeau demain matin....

Coralie Berhault – Les anges passeurs

Dans un coffret de cristal
Une fleur de parchemin
Un reflet de pierre tombale
Dans la paume de ma main
Et demain...

Dans un passé naufragé
Aux abords de l'hiver
Il n'est plus de passager
Qui ne soit un cimetière
De chimères...

Offert...

Et les chandelles déploient
Leur lymphatique bestiaire
Sur des icônes sans voix
Qui désunissent la chair

Des pairs...

Quand l'entroublie nécrosé

D'une aurore purpurine

Sur les rives du Léthé

A délové son échine

Androgyne...

Niant les anges passeurs

Affiliant leur agonie

A la chantante rumeur

Qui déborde de ses nuits

D'insomnies...

Où ne brille nulle fièvre

Sinon celle des ahans

Des ces molles luttés mièvres

Entre un homme et le néant

De son talent...

Et sous une pierre tombale

Où chancelle la mémoire

Un parchemin de cristal

Fleurit son encre d'espoir...

CB. 28 oct. 05.

Coralie Berhault – Poison

Quand l'icône vespérale

Propagande d'une nuit

Couronnée de sang royale

Couvrit son âme de suie

Les fidèles à genoux

Dans la boue de leurs aïeux

Une flèche dans le cou

Du poison dans les cheveux

Délièrent les nattes blanches

Ecumantes souveraines

Où des tristesses s'épanchent

Qui déploient de noirs Edens...

Et les lèvres se colorent

De sang bleu, de saints baisers

D'ecchymoses indolores

Cicatrices muselées

Qui taisent encore leurs nausées...

Nécrosées...

Alors du sein de l'hiver
L'ange retire une épée
Et, abaissant les paupières,
Il entend venir l'été...
Mais les fidèles tutoient
Le reflet d'une espérance
Un tombeau de marbre froid
Qui se nourrit de souffrance...

Et la Mort se fait rumeur
Se fait drame silencieux
Une improbable demeure
Qui se cache dans les Cieux...

Un refuge pour la peur...
Un réceptacle d'adieux...
CB.2 novembre 2005.

Alexandre Ducrocq – Offrande

Tu parcours ma jugulaire,
Ce trait fin et si désirable,

Cette veine qui ne bat que pour toi,
Et elle pulse langoureusement...

Immobile, j'inspire,
Je te regarde, te désire,
J'admire la plus douce des beautés,
Vêtue de noir, Celle de ton immortalité...

J'aimerais m'offrir,
Mais de mon âme, tu n'as que faire,
Car ignorant mes larmes,
Tu te perds là-haut, dans cet infini...

Ne vois-tu pas ces yeux,
Qui se languissent de toi,
Ne vois-tu pas ses pleurs,
Qui font battre mon cœur?

La vie, la mort,
Nul n'en trace les chemins,
Mais d'un être emprisonné, victime funeste du destin,
D'une étreinte donnée, tu libèreras les mains...

Russalka – couchant

La nuit descend
plus tôt que d'habitude,
quelques restes d'azur effilochés s'amuse,
les vignes ont déjà bu
la chaleur du couchant

Saurai-je à qui je dois de contempler les rudes
bastides endormies sous les ombres camuses?
Ces tiges de lumière en éventail brégées...
Qui les aura cueillies et dans mes yeux posées ?

Vient l'heure de la buse...
Tous les buissons se terrent
pelages affolés en muettes prières

Dans un parfum d'eau froide aux arbres suspendue
demain l'herbier du jour ouvrira page nue.

Russalka

Russalka – Ecrire

Ecrire, écrire, pour que les mots se taisent
Dans la raison qui fuit.

Ecrire le silence et l'immobilité
Et si mon cœur explose, réclamant quelque braise

Ecrire pour taire la torture
De ces musiques essoufflées
Qui remontent mes lits
De larmes trop coulées

Ecrire avant que ne soit lacéré
Le dedans de mon être par des vents
Coupe -faim
De vie
Ecrire pour épuiser les symphonies superficielles
Les arias de convenance

Ecrire le liquide
Acides et hurlements
Empoigne de mes nuits
Heures stridentes.
Ecrire pour vivre et
Regarder en face cet horizon nouveau

Rideau de pierre et d'ombres où chuter, où ramper, où blesser mes genoux épuisés
Qui surgit de l'ancien
Vaincu avec ma peau, vaincu avec ma peau...

Russalka

Russalka – L'arbre éléphant

Illustration : Catsacha

Ce matin là
Il y a longtemps, si longtemps que racines et lianes ne savaient où
plonger leur mémoire, Sorcier le Grand jouait à la pâte à modeler.

Ce matin-là,
comme la gazelle saute mais sans savoir vraiment pourquoi par dessus
les épineux de la savane, ce matin là courait dans sa tête un désir
puissant de créer un ...

La nuit précédente, la bête s'était invitée dans un de ses rêves. A tel point présente qu'il aurait pu en toucher la peau craquelée et les ongles coupés au carré.

Mais ce matin-là,
comme le serpent se sauve dans le « ça-va-trop-vite-pour-être-rattrapé »,
ce matin là Argile ne tenait pas à ce qu'on la touche. C'est en vain
qu'il tournait et retournait entre ses doigts les colombins d'ocre
luisante... Il finit par jeter l'informe par-dessus bord. Ainsi fut
créé l'homme .
D'un deuxième essai, il réussit un peu mieux la femme. Ce fut le
premier jour.

Le lendemain, ayant bien observé ses créatures, il convint avec
lui-même qu'il leur fallait un endroit pour se protéger du soleil.
Parfois Sorcier le Grand se pose un peu et réfléchit. Parfois. Alors
qu'il fermait les yeux et s'étendait dans sa case s'imposa à nouveau à
lui l'image de l'éléphant. Mais cette image était étrange. La bête ne
possédait qu'un seul pied et sa tête était recouverte de feuilles.
Sorcier le Grand sait de longue date qu'il lui faut écouter ces images
qui rentrent dans sa tête par une ouverture inconnue et ressortent par
ses doigts sans qu'il puisse en saisir le trajet.

Et voilà qu'il casse

Tasse

L'argile grise dans Calebasse

La bienheureuse

Qui aime les chatouilles.

Puis il détache un morceau de nuage

Et le presse fort pour en faire sortir les orages

Inonde d'eau la terre séchée.

Le beau pied d'éléphant que voilà !!

Mais chacun sait dans la savane que l'éléphant a son caractère, comme
le cochon la bourrique ou la mule.

Et la patte lui échappe, saute par dessus bord et se cavale, se
cavale...

« Mon Moi, Mon Moi !!!!! » hurle Sorcier le Grand s'arrachant le
désespoir et le jetant par dessus bord aussi . « Mon MOI, voilà que la
patte d'éléphant va écraser le premier couple de la création !! »

Vite, il se couche en se cachant les yeux pour ne pas voir l'horreur,
puis se reprend. Ecouter les images qui se pressent déjà au seuil de
cette cavité inconnue.

Elles arrivent à la vitesse du feu de brousse, car elles savent bien,
elles, que Sorcier le Grand sera très en colère si les créatures sont
endommagées.

Ce sont des images de mains.

Vite, il se penche au bord de sa case et fait descendre sa voix :

« Morceaux de désespoir,
Je vous l'ordonne
Transformez-vous en mains
Et rattrapez-moi ce pied désobéissant par les cheveux.

Sitôt dit, sitôt fait.
Le désespoir se transforme toujours en ce que l'on veut
Si on le presse un peu
Larmes, symphonies, poèmes
Cette fois-ci il se métamorphose en mains.

A peine eurent-elles le temps d'agripper le pied en chute libre qu'il se plantait la tête la première dans le sol, si profondément que ses mains eurent beau tirer, tirer vers le ciel, comme les racines tirent vers la profondeur du sol pour chercher la cuve où l'eau bouillonne,
A peine eurent-elles le temps
Qu'il s'enfonça
Et y resta
L'air tout bête
Les mains en restèrent accrochées à leur surprise, tendues comme des tridents vers le ciel.

Depuis, elles s'y sont enracinées et trouvent dans l'azur éternel là-bas les quelques gouttes qui permettent à ce pied qui n'a aucune tête de survivre.
Parfois, elles ne trouvent rien, et l'arbre disparaît de honte, puis ressort ailleurs, là où on ne le connaît pas et encore moins sa véritable histoire.
Mais maintenant...
Le baobab ne pourra plus cacher ses origines
d'Eléphant...

SHERIDAN LE FANU
ET CARMILLA



DOSSIER RECUEILLI ET COMPILE PAR VIRGINIA SCHILLI

PLAN:

INTRODUCTION

I. ELEMENTS DE BIOGRAPHIE

II. L'INTRIGUE DE *CARMILLA*

III. ACCUEIL ET CRITIQUES

CONCLUSION : CITATIONS ET FILMOGRAPHIE

SOURCES

INTRODUCTION :

Henry James, racontant l'arrivée du héros d'une de ses nouvelles chez des amis de province, précise que son personnage trouve « sur la table de chevet [...] un roman de Sheridan Le Fanu, lecture idéale en cas d'insomnie ». Et l'écrivain malicieux d'ajouter que l'invité se retrouve à ce point envoûté par le livre qu'il en oublie l'heure du dîner...

C'est qu'à l'époque victorienne, le nom de Le Fanu, auteur d'un incontournable best-seller, *Mon oncle Silas*, était aussi connu que celui d'un Stephen King.

Carmilla voit le jour en 1871, soit vingt-six ans avant son illustre successeur, *Dracula* (1897). Cette longue nouvelle de Sheridan Le Fanu est un monument de la littérature vampirique. Bien que son intrigue soit située en Autriche, elle s'inscrit dans la tradition du roman gothique britannique, dont elle possède la plupart des caractéristiques : journal intime comme base de la narration, naïveté un peu forcée de l'héroïne/victime, cadre médiéval, sombre et mélancolique.

ELEMENTS DE BIOGRAPHIE :



Né le 18 août 1814 à Dublin, Joseph Sheridan Le Fanu doit son patronyme à ses origines huguenotes. Son père est pasteur et compte parmi ses ancêtres le dramaturge Sheridan. Le jeune garçon suit à douze ans ses parents dans un village du comté de Limerick, où son éducation se poursuit au contact d'une paysannerie superstitieuse, imprégnée de légendes. Presque sans efforts, il se lance dans la composition de ballades vantant les mérites de héros nationalistes, tout en devenant incollable en matière d'archéologie et de folklore irlandais.

En 1833, son père l'inscrit à l'université de Dublin qui lui ouvre peu après les portes de son magazine. Le jeune Le Fanu y publiera les premières moutures de ses meilleurs récits fantastiques. Ainsi, l'histoire intitulée « Passage de l'histoire secrète d'une comtesse irlandaise » préfigure-t-elle l'intrigue complexe du plus long roman de Le Fanu, *Mon oncle Silas* (1864). Ses études achevées, il s'inscrit au barreau de Dublin puis, brusquement, se tourne vers le journalisme.

En 1844, Le Fanu épouse Susan Bennett dont il aura trois enfants. Ils s'installent dans la maison du père de Susan à la mort de celui-ci. On remarque que c'est à partir du décès de sa

femme en 1858 que l'écrivain se consacre exclusivement à une production d'écrits fantastiques. Il paraît trouver l'essence romantique d'histoires ne devant plus rien à la tradition classique du genre, mais obéissant à une fantasmagorie personnelle.

Si *Mon oncle Silas* souffre de quelques longueurs, c'est bien parce qu'il s'agit là d'un des tout premiers thrillers, élaboré moins sur le modèle des romans noirs d'Ann Radcliffe que sous l'influence de ce que le genre gothique avait de meilleur aux yeux de Le Fanu. Notre auteur fut toujours plus à son aise dans la nouvelle ou le court roman – la *novella*, dont il fut le pionnier indéniable. Les meilleurs recueils de ses contes parus d'abord en revues, le *Temple Bar* ou le fameux *All the Year Round* de Charles Dickens, ont pour titres « Shalken le peintre » ou « Les Créatures du miroir ». Ce dernier texte est présenté comme un ensemble de récits ayant pour narrateur le Docteur Marcus Hesselius.

La fiction de Le Fanu est faite de hantises, elles-mêmes nourries des phobies croissantes du reclus de la grande maison de Merrien Square. L'écrivain devient ainsi, en quelque sorte, le héros de ses propres intrigues, l'expérimentateur des affolantes aventures des personnages qu'il invente. Il n'est dès lors pas surprenant que le meilleur de sa production, concentrée dans les dernières années de sa vie, soit l'œuvre d'un être hypersensible, basculant chaque jour davantage, aux dires de ses proches, dans la terreur d'une mort atroce tel un héros d'Edgar Poe.

Il est généralement admis que ses deux créations les plus abouties, contenues dans l'édition définitive du recueil *Les Créatures du miroir* (1872) sont la nouvelle « Thé vert » et la *novella* intitulée « Carmilla ». La première de ces histoires, qui inspira naguère à Ruth Rendell son roman *Qui ne tuerait le mandarin ?*, évoque la mésaventure horrifiante d'un homme d'église hanté par un singe invisible à tout autre, une créature venue de l'Enfer et qui va le conduire au suicide. La biographie de l'auteur incite à croire que l'anecdote ne doit à aucune recette du genre gothique, mais qu'elle relève de la crainte du blasphème et du châtement divin. Le fils du pasteur trempe naturellement sa plume dans l'encre d'un puritanisme dont procède également « Carmilla ». Cette *novella* est donc née du combat de Le Fanu avec ses pires angoisses, alors que sa propre mort se profilait déjà par-delà les volets toujours clos de sa maison dublinoise.

Le propre fils de l'écrivain, Brinsley Le Fanu écrivit sur les conditions dans lesquelles les dernières œuvres de son père vinrent au monde : « Il n'écrivait plus que dans des cahiers, au cœur de la nuit, allongé sur son lit. Sur sa petite table de chevet brûlaient deux chandelles, et il laissait l'une d'elles allumée lorsqu'il s'abandonnait enfin au sommeil pour deux courtes heures. Puis, lorsqu'il s'éveillait vers deux heures du matin dans le décor de sa chambre aux meubles lourds et aux tentures menaçantes, il se préparait un peu du thé très fort qu'il absorbait en plus grande quantité durant la journée, et se remettait à écrire, dans ce temps mort de la vitalité humaine que guettent avec avidité les Puissances des Ténèbres.. » Et lorsque, le 7 février 1873, il passe de l'autre côté, l'écrivain ne fait en vérité que s'installer pour toujours au pays dont il parcourt déjà depuis longtemps les routes escarpées.

L'INTRIGUE DE CARMILLA :

Elevée en Styrie, une province autrichienne, la petite Laura tombe sous l'emprise de Carmilla dès l'âge de six ans. Une nuit, dans son château isolé au cœur d'un forêt, elle a une étrange vision.

Douze ans plus tard, une étrangère est accueillie au château et les deux jeunes femmes, qui ont l'impression de s'être déjà vues en rêve, ne tardent pas à devenir amies. La jeune narratrice, aussitôt prise au piège de son ingénuité et de la grande solitude dans laquelle elle vit au château de son père, reçoit comme un cadeau du Ciel l'arrivée de cette créature à la

sensualité torride. Commence alors pour Laura une longue période d'attirance/ répulsion dont elle est probablement la seule à ne pas comprendre la teneur.

Le comportement de Carmilla se révèle étrange : elle ne se lève pas avant une heure de l'après-midi, ne mange pas, ne boit que du chocolat chaud, ne prie pas et a même une aversion pour les hymnes religieux... Sur ces entrefaites, un mal mystérieux s'abat sur la contrée. Plusieurs jeunes filles meurent quelques jours après avoir été visitées par un fantôme dans leur sommeil et avoir eu la sensation d'être étranglées. Tout le château en est extrêmement bouleversé, surtout Laura. La jeune fille connaît un affaiblissement croissant au fil du texte, qui fait craindre à son père qu'elle ne finisse par s'éteindre de consommation.

Sujette à des cauchemars récurrents sans pour autant en tirer les conclusions qui s'imposent d'ores et déjà au lecteur (partie CITATIONS) Laura se met à craindre pour la vie de Carmilla, alors qu'il n'y a pas lieu de le faire. Au contraire, après l'avoir vainement cherchée, on la retrouve le lendemain, assise devant sa coiffeuse comme si de rien n'était. On a tôt fait de conclure que Carmilla est somnambule.

Carmilla devient plus belle que jamais, avec son teint vermeil contrastant avec celui de Laura, toujours plus pâle. Inquiet, son père fait venir un médecin auquel elle raconte les effroyables visions qui l'obsèdent. Constatant qu'elle porte au cou une petite trace bleue, il ordonne de ne plus la laisser seule car il y va de sa vie.

Quelque temps plus tard, Carmilla disparaît définitivement. On la retrouve dans une très ancienne tombe, à Karnstein, non loin du château où demeuraient Laura et son père ; il s'agissait de la comtesse Mircalla (anagramme de Carmilla, bien sûr). Un noble de Moravie avait été passionnément amoureux de la belle comtesse et sa mort prématurée l'avait plongé dans un chagrin inconsolable. Craignant que des soupçons de vampirisme ne se portassent sur sa bien-aimée défunte et que ses restes ne fussent profanés, il dissimula soigneusement sa tombe. Mais il avait révélé le lieu de la sépulture avant de mourir.

ACCUEIL ET IMPACT :

Dès leur première publication, les récits de vampire tels que *Carmilla* et *Dracula* connaissent un vif succès. Le Royaume-Uni est certes patrie d'une riche littérature fantastique. A l'époque victorienne, les sujets de la reine s'enthousiasment pour des romans qui leur permettent de s'évader sans risque du pudibond conformisme ambiant.

Le précurseur est sans conteste le conte de Polidori intitulé « Le Vampire ». Il fait sensation en Angleterre comme sur le continent où il paraît en 1818. La *Carmilla* de Le Fanu survient dans le sillage de cette première notoriété de personnage vampirique, également exploitée outre-Atlantique par F. Marion Crawford dans un récit intitulé *For the Blood Is the Life*.

Parue en plusieurs fois entre 1871 et 1872 dans le magazine *The Dark Blue*, *Carmilla* demeure sans doute, comme le souligne le critique anglais S.M. Ellis dans son ouvrage *Wilkie Collins, Le Fanu and Others* (1931) « la plus impressionnante histoire de vampire qui ait été composée, car elle écrite sans la moindre concession à la crudité horrifiante de ces autres contes, comme « Le fantôme de madame Crowl » ou « Mr. Justice Harbottle » .

Dans l'Angleterre puritaine de l'époque, *Carmilla* possède un caractère éminemment original : il est l'un des premiers ouvrages qui ose traiter de l'homosexualité féminine. Suggérée plus que décrite, cette attirance du vampire féminin pour sa compagne/victime est néanmoins très bien perceptible, notamment dans les extraits ci-après (partie CITATIONS). La sensualité se mêle à la monstruosité tout au long de ce récit, car telle est la voluptueuse non-morte : un monstre qui séduit plus qu'il n'assassine la douce et blonde Laura. Cette dernière, quoique naïve, n'en ressentira pas moins les troubles du désir.

Inspirée par la sanglante comtesse Bathory, *Carmilla* a donné naissance au film de Roger Vadim *Et mourir de plaisir* (1960), ainsi qu'à toute une lignée de suceurs de sang homosexuels, dont celui du célèbre *Bal des vampires* de Roman Polanski (1967) (partie FILMOGRAPHIE).

CONCLUSION :

CITATIONS :

« Je voyais le même visage que j'avais vu dans mon enfance, au cœur de la nuit, ce visage qui était resté gravé profondément dans ma mémoire, sur lequel j'avais médité pendant tant d'années avec une si grande horreur, alors que nul ne soupçonnait la nature de mes pensées. »

* * *

« Parfois, après une heure d'apathie, mon étrange et belle compagne me prenait la main et la serrait longtemps avec tendresse ; une légère rougeur aux joues, elle fixait sur mon visage un regard plein d'un feu languide, en respirant si vite que son corsage se soulevait et retombait au rythme de son souffle tumultueux. On eût cru voir se manifester l'ardeur d'un amant. J'en étais fort gênée car cela me semblait haïssable et pourtant irrésistible. Me dévorant des yeux, elle m'attirait vers elle, et ses lèvres brûlantes couvraient mes joues de baisers tandis qu'elle murmurait d'une voix entrecoupée : « tu es mienne, tu seras mienne, et toi et moi ne ferons qu'une à jamais ! » Après quoi, elle se rejetait en arrière sur sa chaise-longue, couvrait ses yeux de ses petites mains, et me laissait toute tremblante. »

* * *

« Deux grands yeux s'approchèrent de mon visage et soudain, je ressentis une douleur fulgurante, comme si deux grandes aiguilles espacées de quelques pouces seulement s'enfonçaient profondément dans ma poitrine. Je me réveillai en hurlant. La chambre était éclairée par la chandelle qui était restée allumée toute la nuit, et je vis une silhouette féminine au pied de mon lit, un peu sur la droite. »

FILMOGRAPHIE (NON EXHAUSTIVE) :

Nosferatu, Eine Symphonie des Grauens, de F.W. Murnau. Allemagne, 1922.

Vampyr, l'étrange aventure de David Gray, de Carl T. Dreyer. France, 1930.

Dracula, prince des ténèbres, de Tod Browning. Etats-Unis, 1931.

The vampire bat, de Franck Strayer. Etats-Unis, 1933.

La marque du vampire, de Tod Browning. Etats-Unis, 1935.

La fille de Dracula, de Lambert Hillyer. Etats-Unis, 1936.

The return of the vampire, de Lew Landers. Etats-Unis, 1943.

House of Dracula, de Erle C. Kenton. Etats-Unis, 1945.

El Vampiro, d' Abel Salazar. Mexique, 1957.

Horror of Dracula, de Terence Fisher. Grande-Bretagne, 1958.

Blood of the vampire, de Henry Cass. Grande-Bretagne, 1958.

The Brides of Dracula, de Terence Fisher. Grande-Bretagne, 1960.

Et mourir de plaisir, de Roger Vadim. France, 1960.

Le bal des vampires, de Roman Polanski. Grande-Bretagne, 1967.

Dracula et les femmes, de Freddie Francis. Grande-Bretagne, 1968.

La fille de Dracula, de Jesus Franco. Espagne, 1971.

Dracula 73, d' Alan Gibson. Grande-Bretagne, 1972.

Blood for Dracula, d' Andy Warhol et Paul Morrissey. Etats-Unis, 1974.

Fright night, de Tom Holland. Etats-Unis, 1985.

Dracula, de Francis Ford Coppola. Etats-Unis, 1992.

Entretien avec un vampire, de Neil Jordan. Etats-Unis, 1994.

SOURCES :

BESANCON, Dominique et FERDINAND, Sylvie. *Vampires, goules et autres zombies*. 2006.

LE FANU, Sheridan. *Carmilla*, traduction de Jacques PAPY. 2004.

LE FANU, Sheridan. *Carmilla*, traduction de Gaïd GIRARD. 1996.

POZZUOLI, Alain et collectif. *Baisers de sang*. 2005.

SILHOL, Léa et collectif. *Vampires, portraits d'une ombre*. 1999.



« PENSER A RAJOUTER NOS CONTACTS » proposition de perceval

- Alexandre Ducrocq : nivren@wanadoo.fr
- Coralie Berhault : SweetestLucas@aol.com
- Isobel d'Aerys : elfeisobel@orange.fr,
<http://blog.orange.fr/web/jsp/blog.jsp?blogID=673>
- Jedediah : ???
- Louannedream : audrey.cordo@wanadoo.fr,
<http://perso.wanadoo.fr/bouquetsdechimeres>
- Nympe Dark : ???
- Pierre Fauvel : fauvel@noos.fr
- Thomas Desmond : tdesmond@free.fr